

Pensées nocturnes

C'est l'une de ces maudites nuits où je me rappelle ce que cela signifie que de vivre à Zwickau. La peur est de retour – pour mes ami(e)s, pour ma famille, pour moi. Pourtant, je ne devais effectuer qu'une courte visite dans mon ancien fief.

Nous sommes début avril 2021, peu avant minuit. J'avais quitté Zwickau quelques mois auparavant pour étudier les sciences politiques et la sociologie à Halle. Me voilà de retour pour quelques jours. Je me réjouissais de me retrouver chez mes parents, de revoir des amis, de passer du temps dans ce que j'appelle « mon chez-moi » depuis toujours. Et puis, maintenant, toute cette merde me rattrape à nouveau – la haine, la violence, la terreur de droite...

Mes parents occupent une maison mitoyenne dans un coin tranquille de Zwickau, avec des tuiles rouges et une façade d'un jaune délavé. Je somnole un moment sur le lit de mon ancienne chambre d'enfant, 15 mètres carrés au

sous-sol, elle semble incroyablement paisible, absurde-ment paisible en ce moment.

Collée sur la porte : une vieille affiche prise lors d'un concert, sur laquelle on me voit, moi, dans une version qui a encore la puberté devant elle. Pourtant, mon menton semble déjà assez marqué, mes lèvres épanouies, fortes et larges, alors que mes dents sont surdimensionnées par rapport à elles, tout comme mes yeux bleu gris. On devine que, pour l'affiche, je me suis déguisé. Je porte un tricorne, à la mode. Du chapeau dépasse une perruque aux épaisses tresses baroques. Je me bouche les oreilles. « *Krach bei Bach* – une comédie musicale pour enfants... Représentation à l'église Moritzkirche de Zwickau ». Je jouais alors le rôle principal, celui de Jean-Sébastien Bach, le grand compositeur allemand. Autrefois, lorsque des ami(e)s venaient me rendre visite, j'espérais toujours qu'ils ne verraient pas l'affiche, mais ma mère l'avait accrochée au mur.

À quelques mètres de l'affiche se trouve mon ancienne étagère. Enfin, elle ressemble plutôt à un sanctuaire : un sanctuaire dédié à Michael Jackson. Une cassette de l'album *Dangerous*. Un disque des « *Greatest Hits* ». Un DVD de *Thriller. Bad*, le livre... Une pile de CD contenant presque tout ce que Michael Jackson et The Jackson Five ont enregistré.

En regardant le plafond depuis mon lit, je vois une étiquette suspendue à un crochet. On distingue la silhouette d'un homme musclé. L'homme brandit un énorme marteau

qu'il fait rouler sur une épée tordue. Ce n'est pas une bande dessinée *Marvel*. Mais le symbole du mouvement pacifiste de la RDA, dans lequel le réalisme socialiste s'exprime – peut-être un peu naïvement – à travers des versets bibliques. « Des épées aux socs de charrue ». Ces écussons étaient des cadeaux de mes parents. Aujourd'hui, ils témoignent de l'attention que l'on m'a portée.

Il y a de tels souvenirs partout dans mon ancienne chambre. Si j'avais eu une jeunesse tout à fait ordinaire, il serait facile de s'y perdre maintenant, de regarder une fois encore le mur de liège parsemé de photos de mes premières fêtes et de mes premiers concerts. Il me suffirait d'y voir les photos de mes ami(e)s pour m'endormir. Les souvenirs sont encore frais. Je n'ai que 19 ans.

Mais ma jeunesse n'a pas été ordinaire. Et, de toute façon, cette fichue nuit, il n'est pas question de souvenirs.

Alors que je suis allongé sur le lit, l'écran de mon téléphone portable s'allume. Le matelas me transmet ses vibrations de manière sourde. Un copain appelle. Je décroche et me retrouve immédiatement plongé dans cette merde sans fin. Il me raconte ce qui s'est passé ces derniers jours – ici à Zwickau, à l'endroit même où, il n'y a pas si longtemps, je jouais du Bach et écoutais Michael Jackson en toute insouciance. Quand tu te politises, tout change.

Vendredi soir, Tom³ et quelques ami(e)s, tous gauchistes notoires dans la ville, étaient en train de coller paisiblement

des affiches pour le 1^{er} mai, dans la zone industrielle de la Marienthaler Straße, ils pataugeaient dans l'obscurité avec des sacs à dos bien remplis. Seul un lampadaire projetait ci et là un cône de lumière sur l'asphalte noir. Au loin, ils pouvaient voir une lueur naissante, l'éclairage de la station-service Aral. Lorsqu'une Mercedes blanche passa lentement, Tom ne se douta pas qu'il s'agissait d'une patrouille. Dans la voiture se trouvait Lars Kujath, le père de Sanny Kujath, la nouvelle figure de la scène d'extrême droite de Sachsens, et fondateur présumé de l'organisation « La Réunion ».

Jungen Revolution, une organisation⁴ bien connue des services de protection de l'État.

Un moment, Tom a suivi la Mercedes du regard avant qu'elle ne disparaisse dans l'obscurité puis, lui et sa troupe d'affichistes de gauche, ont continué leur affichage sans plus penser à rien.

Il y avait encore une centaine de mètres avant la pompe Aral lorsque la Mercedes réapparut, suivie par deux limousines noires, bondées de jeunes gens coiffés de raies ou le crâne rasé. La Mercedes garée sur le trottoir, les limousines noires de l'autre côté de la Marienthaler Straße – juste entre Tom et la station-service.

Tom savait qu'il n'avait qu'une seule chance. Courir, mais surtout ne pas retourner dans la zone industrielle déserte. Il fallait au contraire passer devant les limousines noires, la pompe à essence Aral, pile dans le champ de

vision des caméras de surveillance. Tom se mit à courir. Les autres suivirent. Ils passèrent devant les néonazis en balançant leurs lourds sacs à dos.

Les limousines noires se remirent à ronronner, mais pour quelques mètres seulement. Elles se garent en face de la station-service et ne bougent plus. Les néonazis se sont installés confortablement (sachant qu'ils n'avaient qu'à attendre). Tom et les autres étaient encerclés par une bande de voyous de droite.

Tom attrapa son téléphone portable, ouvrit le service de messagerie Signal et commença à taper : « Coincé dans la station-service Aral ! Plusieurs voitures avec des fachos garées devant ! ». Puis, un autre message : « Nous ne savons pas quoi faire... ». Et encore un : « Quelqu'un peut-il nous sortir d'ici ? »

Au début de chacun de ces messages, Tom mettait le chiffre trois. Pour nous préparer à de telles situations, nous avons ouvert, il y a quelques années, un groupe Messenger baptisé « SOS Alerte Fasciste ». On a établi trois niveaux d'alerte. Un : des néonazis ont été repérés. Deux : je suis en danger, intervenir si possible. Trois : sortez-moi de là le plus vite possible !

La vitre de la Mercedes blanche n'a cessé de se baisser. Kujath a pris des photos de l'action d'affichage de Tom. Elles ont été déposées quelques semaines plus tard au conseil municipal de Zwickau, présentées par Sven Georgi⁵ – qui est entré au parlement de la ville pour la coalition

électorale « *Zukunft Zwickau* », qui allait devenir une force motrice des protestations d'extrême droite contre les mesures Corona à Zwickau. Georgi a produit ces photos comme preuve des agissements de la gauche à Zwickau.

Tom et les autres ont attendu vingt minutes à la station-service avant qu'on ne vienne les chercher. Quelques personnes partageant les mêmes idées (d'autres gauchistes de Zwickau), sont finalement arrivées en voiture. La Mercedes blanche et les limousines noires disparaurent.

Ce n'était pas le seul incident de ces derniers jours : le « *DIY Druckbar* », un lieu de rencontre alternatif au centre de Zwickau, qui est aussi un magasin de sérigraphie, a souvent été attaqué. Des fenêtres brisées, des murs couverts de graffitis, cela fait partie du quotidien. Mais, ce week-end, des néonazis ont rendu visite au gérant, Tony Fischer, à son privé. Ils se sont attardés devant sa maison. Ils appellent ça « occuper des locaux », un euphémisme merveilleux. Et cela fonctionne souvent. Bien sûr, Tony n'a pas osé franchir sa porte d'entrée cette nuit-là. Avant de partir, les nazis ont griffonné quelques mots sur la boîte aux lettres de Tony : *Zecken klatschen* (Que les tiques crèvent !).

Les gens qui parlent de « l'Allemagne de l'ombre » ont-ils raison lorsqu'ils évoquent l'Est de la République fédérale ? Ont-ils raison lorsqu'ils décrivent la Saxe comme le point le plus sombre de l'obscurité ? Et, si oui, qu'est-ce que Zwickau ?

Il est déjà bien plus de minuit lorsque je mets fin à la conversation avec mon pote. Je repose mon téléphone sur le matelas et laisse ma tête s'enfoncer dans les oreillers. Tout le monde à Zwickau sait que je fais partie du groupe de Tom et des autres gauchistes. Même dans ma paisible chambre d'enfant, il est évident de savoir qui je suis et ce que je représente. Dans le coin de mon armoire « Michael Jackson », traînent quelques flyers du genre : « Non à la haine de l'extrême droite ». Des autocollants sont collés sur les montants de l'étagère : « *Refugees Welcome* ». Et, sur le radiateur, une affiche de manifestation froissée avec des taches de couleur violette : « Cette ville en a assez des nazis ». Bien sûr, Kujath et ses acolytes aux crânes rasés savent où me trouver, chez moi – ou plutôt : où mes parents sont chez eux.

Il y a quelques mois, un néonazi a défilé ici aussi, Manuel Ganser, cadre du parti d'extrême droite *Der Dritte Weg*. Un casier judiciaire, dangereux. Occuper des locaux.

Lorsque Ganser est parti, il a également collé un autocollant sur ma boîte aux lettres : *Good Night Left Side*.

Bonne nuit, mon cul ! Je ne ferme plus les yeux. Je n'aime pas l'admettre. Je ne veux pas me laisser intimider, je ne veux pas passer pour une victime, surtout pas devant ces putains de nazis. Mais nous avons tous peur. J'ai peur.

Quand je ne procrastine pas en faisant la cuisine avec ma colocation, j'apprends des méthodes d'analyse de données,

je m'intéresse à la théorie postcoloniale et aux relations internationales. Tout est merveilleusement académique – le contraire absolu de la dure réalité de Zwickau. J'habite une colocation au centre-ville avec trois camarades d'étude avec lesquels j'étais déjà très ami à Zwickau, j'écoute beaucoup de hip-hop, j'aime aller à des fêtes. J'aime les filles. Ce serait si facile de tourner le dos à Zwickau maintenant. Ce serait facile de me débarrasser de cette fichue peur, comme d'une veste après avoir grandi. Il suffirait que je me taise. Bientôt, plus personne ne s'occuperait de moi à Zwickau. Un jour, je pourrais aller voir mes parents et mes amis sans éprouver ce sentiment de merde au ventre.

J'attrape à nouveau mon téléphone portable, ouvre Twitter et commence à taper...

1h52, 13 avril 2021

... Pensées nocturnes de #Zwickau : J'ai peur. Nous avons peur. Sur la boîte aux lettres d'un ami, on peut lire « Que les tiques crèvent ! », d'autres sont sortis le soir et doivent se cacher dans une station-service. Je regarde par ma fenêtre, j'espère qu'au moins je suis en sécurité chez moi...

L'histoire d'une jeunesse à Zwickau.

Ma Maison, mon Foyer

Je n'ai pas choisi de venir au monde à Zwickau. Personne ne choisit le lieu ni le pays de sa naissance. Le pays de naissance, les frontières qui l'entourent, sont tracés par l'homme et, pourtant, certains semblent convaincus que les frontières sont naturelles. À Zwickau, il y en a beaucoup. Tous les Kujath, les Georgi et les Ganser. Pourtant, cette ville est la preuve de la volatilité des frontières.

Zwickau a été mentionnée pour la première fois dans un document en 1118. L'Allemagne n'existait pas encore, et même la fondation de l'Empire allemand n'aura lieu que quelques centaines d'années plus tard. La ville, qui se trouve aujourd'hui au sud-est de la République fédérale d'Allemagne, non loin de la frontière tchèque, s'écrivait alors « Zcwickaw ».

En y réfléchissant, je me demande quels moments de la longue histoire de cette ville ont un impact, voire une signification pour ma vie. Martin Luther a prêché à

Zwickau en 1522. Le compositeur Robert Schumann est né à Zwickau en 1810. L'exploitation industrielle de la houille a commencé en 1838, la construction automobile en 1904 et les premières Trabant ont été assemblées à Zwickau en 1957.

En parcourant la *Chronique de la ville en un coup d'œil*⁶ sur les pages Internet de la commune de Zwickau, je constate tout d'abord une chose : une phase qui, pour moi du moins, fait partie intégrante de la liste des événements historiques, manque. Entre la naissance de l'acteur Gert Fröbe (Goldfinger dans le James Bond du même nom) en 1913 et les graves inondations de 1954, il y a comme un vide.

Pour en savoir plus sur les événements des deux guerres mondiales à Zwickau, il faut aller plus loin sur le site Internet. C'est là que l'on apprend que le NSDAP est devenu la première force politique lors des élections au Reichstag en 1933 et qu'il a fait emprisonner les collaborateurs du *Sächsisches Volksblatt* seulement un jour plus tard. Un jour plus tard, le drapeau à croix gammée était hissé sur l'hôtel de ville. Il faut chercher sur le portail Internet de la ville pour apprendre qu'en 1938, tous les juifs polonais qui vivaient à Zwickau furent rassemblés dans l'école de police de la Georgenplatz, d'où ils furent d'abord expulsés vers Chemnitz, puis vers la Pologne, d'où ils furent probablement déportés vers les camps d'extermination. Lors de la nuit de pogrom, la salle de prière juive fut incendiée et les magasins

et appartements des juifs furent dévastés. Tous les hommes juifs, à l'exception des enfants, furent arrêtés et emmenés à la préfecture de police. Plus tard, selon les chroniques de la ville, ils ont été déportés vers le camp de concentration de Buchenwald. C'est typique de cette ville, où beaucoup de gens ne discutent pas plus des taches sombres de leur passé que de leurs abîmes au présent.

Le grand art de l'occultation a été poussé à son paroxysme à Zwickau. Racisme et extrémisme de droite ? Pour la plupart des gens, il y avait toujours des problèmes plus urgents.

Cela a longtemps été le cas pour la famille dans laquelle je suis né. Et surtout pour moi. Avant de commencer à m'engager en politique – c'est-à-dire pendant la majeure partie de ma jeunesse – je ne me rendais pas compte de ce qui se passait réellement ici.

Mon père, Peter Springfeld, est né en 1966 à Zwickau et a grandi à Mosel, un village qui a ensuite été rattaché à la ville de Zwickau. Lorsqu'il a grandi, Zwickau était une ville de 120 000 habitant(e)s – située à l'est de l'Allemagne divisée, dans la République Démocratique Allemande (RDA). Zwickau ressemblait à une zone industrielle apocalyptique. C'est du moins l'impression que donne Peter lorsqu'il m'en parle aujourd'hui. Il y avait une grande cokerie. Lorsque les cloisons s'ouvraient, des particules de cendre obscurcissaient le ciel de la ville. Parfois, elles tombaient en pluie sur le sol comme des flocons de neige et recouvraient

tout d'une couche de suie grise et noire. Il y avait une usine de traitement d'uranium. Dans la Mulde, une rivière qui traverse Zwickau, il n'y avait pas de poissons. Des déchets industriels y flottaient, que les ouvriers déversaient jour après jour dans le cours d'eau.

Après les humanités, Peter n'a pas étudié, il a préféré suivre une formation à l'usine de lampes minières de Zwickau, il est devenu mécanicien d'entretien. Mais, au cours de sa formation, son entreprise lui a demandé à plusieurs reprises de travailler comme main-d'œuvre bon marché dans la production de « batteries de démarrage au plomb » pour voitures. Sous le socialisme, qui prévalait en RDA, cela était possible dans le sens d'une « coopération fraternelle »⁷ lors de la formation. Dans l'usine de batteries, il devait alors travailler sous des vapeurs de plomb et sans masque. Le pire, pour lui, c'est lorsqu'il a été transféré dans un département de batteries nickel-cadmium. Les boues de nickel-cadmium ont rongé les pièces de la machine. L'acide coulait dans le sol. La nuit, les matières toxiques étaient simplement déversées sans tri, comme tant d'autres détritiques. De nombreux collègues se sont mis à boire. Peter a démissionné immédiatement après sa formation et a rejoint la nouvelle usine d'arbres à cardan.

Peter se sentait chez lui dans sa paroisse protestante. C'est aussi grâce à elle qu'il a rencontré ma mère, Christiane. Ils se sont rencontrés à la fin de l'été 1986 lors d'une préparation à Johanngeorgenstadt. Contrairement à l'Allemagne de

l'Ouest, ces excursions chrétiennes n'étaient pas appelées « temps libre » car, en RDA, ce terme était réservé à la Jeunesse libre allemande (FDJ) socialiste.

Pour Peter et Christiane, tout est allé incroyablement vite. Peu après la préparation, mon père a présenté Christiane à ses parents. Ceux-ci ont été surpris de voir leur fils timide se mettre soudainement en ménage avec une femme et, de surcroît, avec une femme de deux ans plus âgée que lui. En février 1987, Peter et Christiane, tous deux âgés d'une vingtaine d'années, ont emménagé dans leur premier appartement commun à Zwickau. Pour ma mère, originaire de Dresde, la métropole saxonne, ce n'était pas facile. Qu'y avait-il à Zwickau, à part des voitures et de l'air vicié ? Mais, à l'époque, des appartements avaient été attribués. Et, à Zwickau, Peter et Christiane avaient la perspective d'un appartement avec chauffage urbain au lieu du chauffage au poêle. Une opportunité. Peu après l'emménagement, en juin 1987, mes parents se sont mariés. À peine un an plus tard, ma sœur aînée Lydia est née, puis Sarah.

La religion jouait un rôle important dans la vie de ma famille à l'époque. Aujourd'hui encore, mes parents récitent une prière à table avant le repas. Mais ils sont ce que j'appellerais pragmatiques et religieux. La vie dans l'État socialiste de surveillance était pleine de dogmes et d'hypocrisie, ils n'avaient pas besoin d'en rajouter dans leur vie privée. Le sexe avant le mariage, bien sûr.

Sortir, bien sûr. Mais seulement jusqu'à minuit, sinon on gâche le lendemain. Des années plus tard, ils diraient de moi que j'étais bien trop sage pour les pousser dans leurs retranchements.

Grâce à leur foi, mes parents se trouvaient, à la fin des années 1980, au cœur des grandes questions politiques de leur époque. L'environnement de l'Église évangélique en RDA était considéré comme une possibilité de s'organiser en opposition dans un système par ailleurs répressif. L'Église a joué un rôle décisif dans l'émergence d'un mouvement pacifiste qui s'opposait à la course aux armements de plus en plus menaçante entre l'OTAN et le Pacte de Varsovie. Il était alors réellement question de guerre et de paix. Missile SS-20 soviétique, double décision de l'OTAN⁸, missiles Pershing, armement nucléaire – les premières années de vie commune de mes parents ont été marquées par la guerre froide.

En 1989, mes parents sont descendus dans la rue à Zwickau pour protester. Je n'ai pas de connaissances historiques suffisantes pour évaluer le rôle que ce mouvement a joué dans la fin de la guerre froide. Est-ce seulement le collapsus économique de l'Union soviétique et son économie planifiée dysfonctionnelle qui l'a provoquée ? Je ne sais pas. Je ne crois plus vraiment en Dieu, mais je suis sûr que la déclaration que mes parents et de nombreuses autres personnes actives ont faite en RDA avec les « prières pour la paix » et les nombreuses manifestations a contribué au tournant.

Le 9 novembre 1989, le mur est tombé. La famille dans laquelle j'allais naître des années plus tard allait connaître d'énormes bouleversements. Peter était encore là lorsque, le 15 mai 1990, la trois-millionième Trabant a quitté la chaîne de montage finale à Zwickau. Pratiquement au même moment, l'usine Volkswagen de Zwickau a été créée. Les premières Polo sont sorties des chaînes de production de la région. Zwickau devait rester un site industriel, même après la chute du mur. Mais beaucoup de choses ont changé.

Lors des manifestations du lundi, des milliers de personnes de Zwickau sont descendues dans la rue pour exiger la fermeture de la cokerie de charbon. Ils en avaient assez de la saleté qui s'écoulait sur leur ville. Il n'a pas fallu longtemps pour que leurs revendications soient satisfaites. L'industrie sale de Zwickau a peu à peu cédé la place à des installations plus modernes.

Dans les années 1990, Zwickau a également connu de nombreuses constructions : le réseau de tramways a été étendu, de nouvelles routes nationales ont été construites, des grands magasins modernes ont été ouverts, des écoles restaurées et des bibliothèques universitaires construites. Peu à peu, les « paysages fleuris » promis par le chancelier Helmut Kohl de l'Union chrétienne-démocrate (CDU) sont devenus une réalité à Zwickau, du moins si l'on en juge par les bâtiments finement rénovés du centre-ville. À Zwickau, comme dans tant d'autres villes de l'ex-RDA, les sommes

investies dans la « reconstruction à l'Est » sont devenues évidentes.

Mes parents faisaient partie de ceux que l'on pourrait qualifier de « gagnants de la chute du mur ». Mon père a laissé derrière lui l'ancienne Trabant et a commencé à travailler chez VW en 1992. Ma mère a trouvé un emploi dans l'administration de la paroisse évangélique Christophorus. Mais, pour beaucoup d'autres habitant(e)s de Zwickau, le changement de régime s'est accompagné de difficultés.

Les habitant(e)s de Zwickau se sont battus en vain contre la « politique de coupe à blanc de la *Treuhandgesellschaft* », comme on disait. Ils craignaient pour leurs emplois. À juste titre. La *Treuhand* était une institution de droit public créée pour préparer les entreprises est-allemandes à la rude concurrence d'une « économie de marché ».

« Économie sociale de marché ». Il s'agissait de privatiser et d'augmenter l'efficacité. C'était un défi. Les entreprises avaient en effet grandi dans une économie planifiée et certaines d'entre elles s'avéraient tout simplement non compétitives. L'action parfois douteuse de la *Treuhandanstalt*, souvent décrite comme la « vente de l'Allemagne de l'Est », a contribué à ce que l'harmonisation économique de l'Allemagne de l'Est et de l'Ouest ne soit pas seulement l'affaire des « gagnants ». Les « gagnants de la chute du mur », comme mes parents, mais aussi d'innombrables « perdants de la chute du mur ».

Au milieu des années 1990, un habitant de Zwickau sur cinq était au chômage.⁹ Alors que mes parents s'installaient dans leur maison, d'autres, surtout des jeunes et des personnes instruites, quittaient la ville. Le nombre d'habitant(e)s a chuté de manière dramatique. Au milieu des années 1990, il était déjà passé de 120 000 à un peu plus de 100 000. Aujourd'hui, il ne reste plus que 90 000 habitant(e)s à Zwickau, et la tendance est à la baisse. Les démographes prévoient que d'ici 2025, le nombre de personnes quittant Zwickau sera supérieur à celui des personnes qui s'y installent. Ils s'attendent à ce que le nombre de décès continue à dépasser celui des naissances. Selon des prévisions pessimistes¹⁰, qui se sont souvent vérifiées jusqu'à présent, le nombre d'habitant(e)s ne sera plus que de 84 000. Et il n'est pas du tout certain que cette évolution prenne fin un jour.

Zwickau est une ville remarquable. Les sites de production modernes et les magnifiques parcs ne sont pas très loin des ruines d'une industrie d'avant-hier. Il y a un centre-ville pittoresque et les quartiers déprimants construits en préfabriqués, avec des espaces vides aussi grands que plusieurs terrains de football. De nombreux panneaux ont été détruits en raison de la diminution de la population. La ville se développe et s'effondre à la fois. D'un côté, Zwickau enregistre aujourd'hui le taux de chômage le plus bas depuis la chute du mur, à peine cinq pour cent. Mais cela s'explique aussi par le fait qu'une

grande partie de la population est depuis longtemps trop âgée pour travailler.

Avec un peu de chance, il est tout à fait possible de se sentir à l'aise à Zwickau, qui a beaucoup de charme et de beauté, mais cette ville de Saxe ne dégage pas un sentiment de renouveau pour la plupart des gens qui y vivent.

C'est donc dans cette ville que je suis né, dans une famille ouvrière religieuse mais ouverte sur le monde, qui avait réussi à se construire une existence solide dans un contexte difficile. Je suis né le 31 mars 2002. Je mesurais 51 centimètres et pesais 3 265 grammes. Mes parents m'ont baptisé de manière assez biblique Jakob, Jakob Springfeld.

Je ne peux pas dire autre chose, j'ai grandi assez confortablement, dans une petite bulle douillette. Des années ont passé avant que je ne comprenne qu'il y avait une autre histoire de cette ville, où la haine a toujours été le moteur. L'extrémisme de droite et le racisme ont infesté Zwickau comme un parasite, d'abord invisible, mais qui continue à détruire son hôte.

De nombreuses expériences que je trouvais tout à fait normales lorsque j'étais enfant et adolescent, des années plus tard, se sont révélées être liées à ce côté laid de cette ville. Au départ, il s'agissait simplement de moments marquants d'une jeunesse insouciante.

L'un de mes plus anciens souvenirs d'enfance est un concert de jazz dans notre église. Je devais avoir six ans à

l'époque. Un instrument remplissait la salle comme aucun autre, du moins c'est ainsi que je le percevais : la trompette. Je voulais absolument apprendre à jouer de la trompette. Mes parents étaient d'accord et il n'a pas fallu longtemps pour que je prenne mon premier cours. Après un ou deux ans de cours, j'ai mis la main sur un livre de partitions de Michael Jackson, et je ne pouvais plus m'arrêter de m'entraîner. Aucun musicien ne m'a fait autant grandir que le « Jackson ». Le « roi de la pop ». Je suis devenu assez bon, j'ai réussi à intégrer l'ensemble de trompettes du conservatoire Robert Schumann de Zwickau, j'ai joué dans le *big band* de mon lycée, j'ai participé au concours « *Jugend musiziert* ».

Un professeur de musique m'a accompagné pendant toutes ces années. Je me souviens bien de lui, je le vois avec ses cheveux ras et sa barbe pointue, j'ai passé plus d'une heure avec lui à l'école de musique chaque semaine jusqu'en onzième année. Dès le début, il a su comment me motiver. Lors de ma première leçon, j'ai passé trente minutes à manipuler l'embouchure de la trompette. Je n'ai pas encore pu tenir l'instrument dans les mains. Normalement, j'aurais abandonné tout de suite après. Mais le professeur de musique m'a montré ce qui était possible de faire si je persévérais. La trompette dans une main, une sourdine dans l'autre, il s'est mis à jouer. Il tirait de l'instrument les sons de grenouille les plus sauvages. C'est aussi mon professeur de trompette qui m'a mis le livre de partitions de Michael Jackson entre les mains.

Quand je regarde ce qu'il fait aujourd'hui, je suis horrifié. Sur son profil Facebook, il fait de la publicité pour des restaurants qui ne respectent pas les règles du Corona. On trouve également sur son profil une affiche du parti populiste de droite et d'extrême droite AfD. On y voit le député du Landtag Thomas Thumm, les mains devant les yeux. « Il suffit de regarder la presse – l'Allemagne devient un asile de fous ».

Autrefois, je ne pensais rien lorsque mon professeur de trompette se plaignait que l'on jouait beaucoup trop peu de chansons populaires. Maintenant, je crois voir comment tout est lié. Ce professeur de trompette, à qui je dois tant et auquel je lie tant de bons souvenirs, je le crois capable de descendre dans la rue avec des néonazis. Il fait aujourd'hui partie du mouvement des « Querdenker », ces négationnistes et banalisateur(trice)s de la Corona qui soit partagent l'idéologie de l'extrême droite, soit la tolèrent au moins dans leurs rangs lors de manifestations dans toute l'Allemagne. Mon vieux professeur de trompette les soutient au moins sur Facebook.

Nous avons perdu le contact. J'apprécie beaucoup de choses chez lui, c'est pourquoi je lui ai écrit à plusieurs reprises, parfois de longs messages WhatsApp. Mais il ne répond plus.

Mon premier amour fait également partie de ces souvenirs qui ont un arrière-goût de pitié. Je suis allé à

l'école primaire Scheffelberg, un bâtiment de quatre étages peint en jaune avec un toit noir et un petit clocher.

Quand je suis arrivé en quatrième, il y avait trois enfants issu(e)s de l'immigration dans ma classe.

Il y avait trois élèves dans ma classe. À l'époque, environ trois pour cent des habitant(e)s de Zwickau avaient des parents qui n'étaient pas nés avec la nationalité allemande.¹¹ Dans l'ensemble de la République fédérale, ils étaient en moyenne environ vingt pour cent.¹² L'une des trois enfants de ma classe s'appelait Linh¹³, ses parents étaient originaires du Vietnam.

Linh était assise à gauche devant moi. Elle avait des cheveux noirs mi-longs. Son corps gracile était souvent habillé de robes à fleurs colorées. Elle était calme, timide et intelligente. Pendant les cours, je la regardais souvent. Je la regardais aussi quand j'étais à la maison. J'avais accroché notre photo de classe dans ma chambre. Peter et Christiane s'en étonnaient. Je ne leur ai pas dit que c'était à cause d'eux.

Linh et moi nous ne parlions pas souvent. Comme c'est le cas à cet âge. Mais, à l'approche de la fin de l'école primaire, j'ai eu le sentiment qu'il fallait faire quelque chose.

Nous avons une boîte aux lettres réservée aux élèves. Chacun pouvait écrire à l'autre. J'ai griffonné sur un papier : « Linh, tu es vraiment sympa ! Jacob ». Mais Linh ne réagissait pas. Pendant une préparation de notre église, j'ai

demandé à un élève de sixième année ce que je pouvais faire. Il m'a révélé sa meilleure phrase de drague : « si j'étais un pirate, tu serais le plus grand trésor que je pourrais trouver ». J'ai donc essayé une nouvelle fois. Mais Linh n'a pas réagi non plus. L'année scolaire touchait à sa fin et nos chemins se séparaient avec les longues vacances d'été. Mon premier amour n'a pas rencontré d'écho favorable. Mais j'ai essayé tout ce qui me passait par la tête à l'époque. Après tout.

Le bus VW noir qui emmenait souvent Linh à l'école est toujours visible à Zwickau. Il est souvent garé devant un bloc gris d'immeubles préfabriqués dans la Heisenbergstraße. Linh a déménagé depuis longtemps, mais ses parents sont toujours là. Malgré tout ce qui a été dit.

En 2000, l'underground national-socialiste (NSU) a quitté Chemnitz pour s'installer à Zwickau. Beate Zschäpe, Uwe Böhnhardt et Uwe Mundlos se sont installés dans la Heisenbergstraße. Au numéro six. Linh, mon amour d'école primaire aux robes à fleurs multicolores, a grandi à côté des trois terroristes de droite qui, jusqu'à ce qu'ils soient démasqués en 2011, ont assassiné des personnes issues de l'immigration en Allemagne, et une policière, sans qu'on s'en aperçoive.

Après les vacances d'été, pendant lesquelles Linh a disparu de ma vie, j'ai intégré le Peter-Breuer-Gymnasium, une école privée au centre de Zwickau. C'était en 2012, Böhnhardt et Mundlos étaient morts. Zschäpe était en prison. Son procès était en cours. Dans mon nouvel environnement,

quelque peu élitiste, où la proportion de personnes issues de l'immigration devait être encore plus faible que dans mon école primaire, le racisme n'était pourtant pas un sujet de discussion.

Nous étions alors préoccupés par d'autres choses : par exemple les fouilles dans la cour intérieure. Le lycée Peter Breuer est l'un de ces vieux bâtiments finement rénovés de Zwickau. L'année de construction – 1893 – figure au-dessus de l'entrée principale, décorée de stucs. L'endroit où notre école a été construite était autrefois un cimetière pour les morts de la peste. Dans la cour de l'école, des os ont été mis à jour les uns après les autres. Et nous, les élèves, nous en avons été témoins.

C'est à l'été 2014 que j'ai eu pour la première fois l'intuition que ma ville natale avait un côté que je n'avais pas vu. J'étais assis en cours de mathématiques lorsque j'ai entendu du bruit venant de la Georgenplatz. C'étaient des cris sourds et furieux. « L'Allemagne aux Allemands, les étrangers dehors... L'Allemagne aux Allemands, les étrangers dehors... ». Je me suis levé et j'ai regardé par la fenêtre. D'un côté de la place, des hommes se sont rassemblés, vêtus de noir et portant des lunettes de soleil noires. Une manifestation du NPD, un parti anticonstitutionnel qui n'a échappé à l'interdiction de la Cour constitutionnelle fédérale que parce que, selon la Cour, il était trop petit pour menacer réellement l'ordre fondamental démocratique et libre de

la République fédérale. Les manifestants ont répandu leur haine juste devant le poste de police d'où les juifs de Zwickau ont été envoyés à la mort en 1938. En souvenir de leurs souffrances, une plaque dorée y est accrochée. On y voit l'étoile de David. Et en dessous, on peut lire en hébreu et en allemand : « Le souvenir de vous nous est précieux ».

Il y aurait eu beaucoup de choses dont nous aurions pu parler pendant ce cours de mathématiques... Notre professeur a fermé la fenêtre. Nous sommes revenus aux règles de puissance, à la géométrie ou à tout ce qui était au programme.

Pendant ces années, j'ai surtout vécu pour ma musique, pour ma trompette. J'avais de bons amis et j'ai même affiné mon art du flirt (après mon refus de Linh). J'ai bien sûr aussi commencé à m'intéresser aux fêtes. Je passais de très bons moments. Mais, l'été 2014, où nous résolvions des exercices de maths pendant que des néonazis criaient sur la place Georgen, a été le dernier été de ma vie à me sentir aussi léger.

Quand, un an plus tard, des centaines de milliers de réfugiés sont arrivées en Allemagne, le racisme qui bouillonnait depuis toujours à Zwickau ne s'est plus laissé enfermer derrière des fenêtres fermées.